

The book cover features a large, black silhouette of a superhero with glowing white eyes, standing behind two characters. In the foreground, a young girl with blonde hair, wearing a pink headband, headphones, a pink jacket, and red shorts, stands on a path of white clouds. Behind her are two men: one in a white lab coat with red glasses and a long purple beard, and another in a grey military-style uniform with a peaked cap. The background is a dark blue sky with stylized white and yellow lightning bolts.

Mon Stage d'Été

chez un
Super-Héros

LOIC ATOUBA

Loïc Atouba

Mon stage d'été chez un super-héros

© Loïc Atouba, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7540-5

Couverture : Yabisan

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Playlist:

Adam Lambert – Believe

Kylie Minogue – Can get out of my head

Sophie Ellis-Bextor – Murder on the dancefloor

Bob Sinclar – World, Hold On

Elton John – Sacrifice

Daft Punk – One more time

The supermen lovers – Starlight

Cher – Believe

Chapitre 1 : L'attaque de Montparnasse

Bon !

Vous vous rappelez l'intervention des forces spéciales qui a eu lieu à la gare Montparnasse ? Mais oui, celle du lundi 8 mai 2017. Ce fameux soir où l'on a craint que ce soit un éventuel attentat terroriste. Eh bien, laissez-moi vous dire que ce soir-là, j'y étais et j'ai fait une rencontre plutôt particulière.

Pour commencer, je me présente, Cherilyn. C'est le prénom donné par mon père en hommage à la chanteuse Cher. Allez savoir pourquoi, mon paternel est absolument dingue de cette chanteuse des années quatre-vingt-dix. Et sa chanson préférée, je vous laisse deviner. Jeune française de dix ans, je suis en dernière année du primaire, vivement le collège ! Mais il ne s'agit pas de moi pour l'instant, revenons à notre histoire de la gare Montparnasse...

Je suis près des quais, j'attends que mon père vienne me chercher après les cours tout en pédalant sur un de ces vélos fixes à recharge de batterie électronique, espérant récupérer un peu de charge pour mon téléphone. Les roues tournent sous mes pieds tandis que l'énergie s'accumule, et je laisse mon regard errer sur le ballet incessant de voyageurs.

La gare est, comme toujours, pleine de vie. Les gens zigzaguent entre les files d'attente, pressés de ne pas rater leur train. Mais au milieu de cette agitation, mon attention se fixe sur une scène plus étrange. Un homme, aux vêtements dépareillés et usés, est allongé sur le banc d'un café de la gare. Ses habits sont une mosaïque de tissus délavés, rappelant les vestiges d'un autre temps. Dans le brouhaha ambiant, j'aperçois également au loin le personnel de sécurité qui semble lui demander de se lever et de partir.

— Monsieur, vous ne pouvez pas rester là.

— Pourquoi ? demande l'homme allongé sur le banc. Je connais mes droits,

messieurs les agents, je suis français !

— Vous ne pouvez pas dormir ici. C'est un espace commercial.

— Où voulez-vous que j'aille dormir, hein ? Je dors où je peux, dit-il en se rallongeant.

Les clients autour, effrayés par la situation, s'éloignent discrètement.

— Monsieur, désolé d'insister, mais vous ne pouvez pas dormir là. Sinon, nous allons appeler la police.

— Allez-y, appelez la police, reprend le monsieur titubant et incapable de tenir un regard fixe sur les personnes qui l'interpellent.

À chaque fois qu'il essaye de se lever, il tangué, perd l'équilibre et se rallonge aussitôt.

L'un des agents de la gare actionne son talkie-walkie et lance un appel.

— Monsieur, dernier avertissement. Nous allons vous demander de vous lever gentiment et de sortir de la gare.

— Vous pensez que je crains la police, hein ? Je suis là depuis plus de mille ans. Avec tout le respect que j'ai pour vous, bien évidemment, lâchez-moi la grappe ! dit-il en agitant ses bras dans tous les sens comme s'il essayait d'attraper des papillons invisibles.

Deux agents de sécurité rappellent. Le monsieur à qui l'on intime l'ordre de quitter la gare se met à parler de plus en plus fort.

— Monsieur, doucement, s'il vous plaît, tentent de calmer les agents de sécurité. Ne faites aucun geste brusque et tout va bien se passer.

— Quoi ? Vous avez besoin d'être à quatre pour moi ? Je n'ai pas le droit de m'allonger sur ce banc ? Je suis un enfant de la république et l'on ne traite pas les enfants de Marianne de la sorte. Même dans la pauvreté, je resterai digne ! Ce n'est pas ma faute si je suis à la rue. J'ai affronté plus coriace que vous, alors venez, je vous attends. Venez !

Les deux agents de sécurité plongent sur lui pour l'immobiliser avec difficulté, au vu de son fort gabarit. Deux autres agents viennent en renfort. Ils essayent d'agripper le monsieur du mieux qu'ils peuvent. Il est massif, petit de taille et très enrobé comme le père Noël. Au bout de quelques tentatives, l'un des agents demande un renfort supplémentaire. L'homme interpellé finit par se rendre.

— C'est bon, j'ai compris. Je m'en vais !

Les agents se relèvent, réajustent leurs tenues tout en étant sur le qui-vive. Ils lui font un petit chemin à taille humaine en l'orientant vers la sortie la plus proche de la gare.

— Ça va ? Tu n'as rien ? demande un des agents à son collègue.

— Non, je n'ai rien. En revanche, qu'est-ce qu'on schlingue !

— Je ne te le fais pas dire, répond le troisième collègue. J'espère qu'on ne va pas attraper une maladie, seigneur.

— Il a intérêt à exister, ton seigneur, parce que, là, on en a vraiment besoin, répond le quatrième agent.

— Ah, parce que tu es croyant maintenant, Bruno ? demande ironiquement le premier agent.

— Quand c'est nécessaire, oui.

Le sans-abri qui a été escorté revient à tâtons.

— Non, monsieur, non ! Vous ne pouvez pas repasser par ici ! réplique l'un des agents qui l'a vu revenir, essayant de lui bloquer le passage.

— Je veux juste récupérer mon cheval et je m'en vais.

— Quel cheval ? Il n'y a pas de cheval ici.

— Si, si, mon cheval, il est juste là.

Les agents de sécurité lui font de nouveau barrage.

— Monsieur, je vous prie de ne pas faire le malin, ou nous allons être moins gentils cette fois-ci, insiste Bruno, s'apprêtant à dégainer encore son talkie-walkie.

— Mais puisque je vous dis que je veux juste prendre mon cheval qui est...

Au même moment, une bousculade surgit. Un inconnu affolé traverse la foule de la gare en percutant en pleine course tout le monde sur son passage.

« Dégagez ! Dégagez ! », entend-on au loin.

L'inconnu s'approche des quais à toute allure. Il a sur lui une bandoulière autour de l'épaule qui lui arrive jusqu'à la taille, un bonnet sur la tête et une arme en main. Très maigre, avec un regard avide, il se précipite vers les trains. Il s'arrête un moment, affolé, et regarde au-dessus de lui les affichages des départs

de trains imminents. À sa droite, les agents de sécurité qui empêchent notre homme de tout à l'heure de passer ; à sa gauche, moi, assise sur un tabouret en forme de siège de vélo, les pieds sur les pédales. Il se précipite vers moi, m'arrache du siège en me traînant de force avec lui.

« Viens là, toi ! », dit-il en m'embarquant dans le premier train qui s'apprête à partir. Le temps de me rendre compte de ce qui m'arrive, je me mets à pousser des cris qui orientent les forces de l'ordre vers nous.

« Dégagez ! Dégagez ! », reprennent les voix des forces de l'ordre.

— Arrête de crier, sinon je te mets une balle en pleine tête ! me menace-t-il.

Les passagers présents dans la voiture de train sont tétanisés. Personne n'ose faire le moindre pas pour s'évader du train. La main tenant le pistolet en l'air, l'autre main me serrant fermement, il annonce à haute voix : « Écoutez-moi bien, mesdames et messieurs ! Si tout le monde reste calme et fait ce que je dis, il n'y aura pas de blessés et chacun rentrera chez lui sain et sauf. »

Tout le monde est recroquevillé entre les sièges avant et arrière. Certains jeunes essayent de filmer en direct la scène avec leurs téléphones portables.

« Non, non ! Vous me rangez tout ça. Sinon, ça va mal se terminer. Ce n'est pas un spectacle vivant ici. »

De l'extérieur, les forces de l'ordre se déploient dans les artères de la gare. Regard perçant et démarche assurée, ils sont vêtus de gilets pare-balles renforcés, ils portent des casques pare-balles aux visières teintées et des armes d'assaut impressionnantes. On les entend de loin ordonner d'arrêter immédiatement le départ du train.

« On dégage ! On dégage ! Arrêtez de filmer ! On dégage ! On dégage ! », répètent-ils de façon autoritaire, en poussant tout le monde vers la sortie. Une fois les quais presque vidés, un des membres des forces de l'ordre prend la parole à travers un mégaphone : « Ici Spinoza, le commissaire de la BRI. On sait que tu es là-dedans, Alfredo. Sors sans faire de vagues, ou nous emploierons la manière forte ! »

« Alors venez me chercher, bande de bâtards ! J'ai des otages avec moi et je n'hésiterai pas à tirer, s'il le faut ! »

Le commissaire Spinoza interroge discrètement ses coéquipiers en communiquant par un appel radio.

— Est-ce que quelqu'un a sa position ?

— Affirmatif, chef !

— Vous pouvez vérifier s'il dit vrai ?

— Je confirme, chef. Il y a plusieurs personnes réparties dans le wagon. Il tient une jeune fille entre les bras, d'environ huit à douze ans. Et un pistolet Glock 17 pointé sur sa tête.

— Comment se fait-il qu'un délinquant comme Alfredo ait en sa possession un Glock 17 ? demande Rachel, l'adjointe au commissaire Spinoza.

— Je n'en sais rien, Rachel, je ne suis pas leur fournisseur !

— Chef ? interpelle un autre officier en communication avec le commissaire Spinoza.

— Oui, je vous écoute, répond Spinoza.

— J'ai la cible en visuel. Demande d'autorisation d'ouvrir le feu.

— Non, mais ça ne va pas la tête ou quoi ? On se calme tous ! dit Spinoza avant de prendre un instant et de poursuivre. Autorisation refusée. Et trouvez-moi qui est la gamine qu'il tient entre les mains.

Spinoza rallume son mégaphone.

— Écoute-moi, Alfredo : si tu laisses partir tout le monde, je te promets un allègement correct de peine.

— Tu peux te la mettre où je pense, ta promesse ! répond Alfredo depuis le train.

— Allez, Alfredo, je te connais depuis quoi ? Huit, neuf ans ? Les homicides, ce n'est pas ton truc. Depuis quand tu kidnappes des gamines, Alfredo ? Que penserait ta mère si elle te voyait faire ça à la télévision ?

— Tu laisses ma mère en dehors de ça ! Vous avez voulu m'avoir, je ne vais pas me laisser faire.

— Alfredo, tu es cerné de partout. Tu n'as qu'à regarder autour de toi. Quoi que tu fasses, tu ne pourras pas t'échapper. Ce n'est même pas toi qui nous intéresses. Libère les otages et l'on pourra discuter tranquillement.

— Jamais !

Dans le train, un des otages tente une approche vers Alfredo. C'est le

monsieur qui s'est fait interpeller plus tôt sur les bancs du café par le personnel de sécurité de la gare.

— Eh ! Mon grand, pourquoi tu ne laisserais pas tout le monde partir ? Je crois que le monsieur de la police a raison.

— La ferme, toi ! Qui t'a donné la parole ? dit Alfredo en reniflant, affichant un dégoût amer. C'est toi, cette odeur nauséabonde ? Depuis quand les clochards ont le droit de voyager dans les trains ?

— Premièrement, reprend le monsieur, je ne suis pas un clochard ; et deuxièmement, ils n'ont pas voulu me laisser récupérer mon cheval. Je ne pensais pas non plus me retrouver dans ce train. Et troisièmement...

— Un cheval ? Eh ! Je ne t'ai pas sonné pour faire la causette. Tu veux mourir ou quoi ? demande Alfredo en pointant sur lui le bout de son arme.

— Alors, non, je ne veux pas mourir. Quoique ça me ferait peut-être du bien.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Hey, Spinoza, il est avec vous, ce mendiant ? Si c'est une technique tordue des favo, je vous préviens, je le descends tout de suite.

— De quoi parle-t-il ? demande Spinoza, surpris, à son équipe.

— Chef, un des passagers s'est levé et semble s'adresser à Alfredo, répond un des coéquipiers de Spinoza qui observe la scène depuis la lunette de son arme d'assaut.

— Je ne sais pas si je dois le prendre pour un compliment ou me vexer, reprend le sans-abri. Mais ai-je vraiment la tête d'un flic, sérieusement ?

— Soulève tes vêtements et fais-moi voir si tu n'as pas de gilet pare-balles en dessous.

Le sans-abri s'exécute sans poser de questions.

— Hey, hey ! Ne fais pas de gestes brusques ou je te tire une balle en pleine tête.

— Je vais à ton rythme, mon grand.

Le sans-abri essaye nonchalamment, et tant bien que mal, de soulever ses vêtements pour montrer qu'il n'a rien comme protection en dessous. Sa gestuelle laisse penser qu'il est dans un état d'alcoolémie critique.

— C'est bon, baisse ça, dit Alfredo. Je n'ai pas besoin d'en voir plus. Ton